

LE DÉSIR N'A PAS DE LÉGENDE

I

PASSÉ le genou où la main se creuse
comme une semence qui germe
en soulevant un peu la terre,
je vais vers ton ventre comme vers une ruche endormie.

Plus haut ta peau est si claire
que les jambes en sont nues pour tout le corps
et mon regard s'y use
comme au plus tranchant d'un éclat de soleil.

Au-delà, il y a ta lingerie qui sert à t'offrir
et à colorer mon désir.
Tes cuisses, lisibles de toute leur soie, se desserrent
et je vois la ligne de partage de ta chair.

Géants de la sensation,
mes doigts vont se fermer
sur le seul point du monde
où se carbonisent des hauteurs entières de jour.

Et c'est enfin la pleine rivière
que je remonte sans effort,
parce que tes seins s'y élèvent
comme deux cailloux à fleur d'eau.

Dès que tu entres dans ma chambre
tu la fais se tourner vers le soleil.
Le front sur toi de la plus faible lueur
et c'est tout le ciel qui t'enjambe.

Pour que mes mains puissent te toucher
il faut qu'elles se fraient un passage
à travers les blés dans lesquels tu te tiens,
avec toute une journée de pollen sur la bouche.

Nue, tu te jettes dans ma nudité
comme par une fenêtre
au-delà de laquelle le monde n'est plus
qu'une affiche qui se débat dans le vent.

Tu ne peux pas aller plus loin que mon corps
qui est contre toi comme un mur.
Tu fermes les yeux pour mieux suivre les chemins
que ma caresse trace sous ta peau.

Le couple que nous formons ne naît bien que dans
l'ombre
et, nus, nous allons à la conquête des eaux dormantes
d'où le désir surgit comme un continent toujours nouveau,
à celle des orages qui tombent en nous, lourds et chauds,
à celle de tous les végétaux dont il nous faut,
lèvres à lèvres, briser l'écorce tendue,
à celle des fenêtres dans lesquelles ta chair dérive
comme une jetée qui a rompu son point d'attache.

Parce qu'ils sont les yeux de la terre,
les carreaux se tournent vers ta gorge
qui brille comme un peu de foudre
en regagnant les fonds marins de la ville.

Flanc contre flanc, nous descendons tous deux
dans les souterrains où l'on perd corps
et où les baisers que tu me donnes, que je te donne
sont autant de pas que nous faisons l'un dans l'autre.

4

IL me faut inventer d'incroyables pièges de chair
pour prendre le monde dans un baiser,
il me faut abattre les murailles dont tu t'entoures
pour que le plaisir puisse te couper en deux.

C'est alors que l'air est dans ma bouche
la racine même de l'espace et des fruits
que, pour me laisser passer de ma vie à ta vie,
tu te fais arche des épaules aux pieds.

Partout sur les murs, sur les visages
la lumière se dévêt de sa lingerie
et montre son beau ventre de femme
d'où l'ombre tombe comme une fourmilière écrasée.

Car il y a vraiment de quoi vivre sur la terre,
mais il faut avoir la force des arbres
pour pouvoir repousser le ciel bas
que la mort fait peser sur les paupières.

L'ESPACE est pris entre nos regards
 et nous n'avons que quelques gestes à ébaucher
 pour qu'il tombe à nos pieds sans faire plus de bruit
 que la dernière goutte d'eau d'un orage sur la forêt.

Tu es plus nue sous mes mains
 que la pluie sur les tuiles,
 qu'un feuillage dans le matin,
 que les dents ensoleillant la bouche.

Des insectes s'écrasent en plein vol sous notre peau,
 mes doigts ne cherchent pas à se protéger de la lumière
 qui s'élève du fond de tes yeux
 pour faire se lever dans les miens un jour insoutenable.

Le reste de notre vie se fige autour de nous
 en hautes statues qui ne peuvent entrer
 dans le cercle de silence et de joie
 qui nous serre aux reins.

ENLACÉS par l'herbe que l'air fait monter jusqu'à nos
 lèvres,
 nous oublions dans notre chambre les paysages
 qui venaient vers nous au pas de la terre,
 les beaux paysages qui nous prenaient pour des statues.

Vagues s'en allant à la rencontre l'une de l'autre,
 nos corps n'ont que la flaque des draps
 pour apprendre que l'amour est une montagne
 qui s'élève à chaque coup de reins.

Nous n'avons que nos bras et nos jambes
pour serrer un instant les forêts
qu'un éclat de soleil enfonce dans notre chair
et fait flamber jusqu'au dernier arbre.

Nos dernières paroles se sont arrêtées loin de nous,
enfin coupées de leur tronc de sang.
Nous entrons seuls dans un monde ouvert sur nos
visages
comme sur son propre noyau.

7

JE cherche dans ta bouche la source
du fleuve souterrain qui te parcourt
en rejetant en haut des cuisses
son écume de plante fraîchement coupée.

Quand tu écrases ton ventre contre moi,
quand mes doigts aiguisent ta gorge,
tu as des mots doux comme la salive,
des mots qui auraient poussé après un orage.

De ton corps je fais un pont
qui me conduit dans un monde
où nos dents se cognent contre le même verre d'air,
où nos regards à force d'être proches font la nuit entre
eux.

Je ne vis plus au jour le jour
puisque tes baisers font partie de mon avenir
et nous allons jusqu'au bout de la lueur
que la foudre trace en remontant nos veines.

IL me suffit de quelques gestes pour retrouver,
 enfouie sous ta peau, la plante nue que tu es
 et, vacillant de tout le soleil conquis par les ruisseaux,
 tu entres dans la nuit avec le jour devant toi.

Je n'ai qu'à toucher la pointe de tes seins
 pour que soient soudain rompues les mille écluses
 qui retiennent entre nous un poids d'eau égal à celui de
 la mer,
 pour que toutes les lumières s'allument en nous.

Et quand dans la clarté du drap,
 tu n'es plus qu'un éventail de chair,
 j'ai hâte de le faire se refermer sur mon corps
 par une caresse que je jette en toi comme une pierre.

EN te renversant sur le lit,
 tu donnes à la clarté la forme même de tes seins
 et le jour use toute sa lumière
 à vouloir ouvrir tes genoux.

Tu prends ta source dans le miroir qui coule du mur,
 tu as du soleil jusqu'au fond de la gorge,
 tu es neuve comme une goutte de rosée
 que personne n'a vue, que personne n'a vue.

Tu as le cou fragile de ces oiseaux
 qu'on voit rarement se poser sur la terre
 et quand tu es dans la rue le regard des hommes
 monte autour de toi comme une marée.

DERRIÈRE tes dents, ta chair commence
avec ses aubépines de fièvre et de sang.
Tu sais qu'elle est une prison
dont mon désir te délivre.

La caresse fait son bruit de poumon
en cherchant dans tes cuisses
le papillon qui s'y est posé,
presque fermé en toi de ses ailes.

Avec l'aveuglement d'une taupe,
tu creuses l'air de tes seins.
Autour d'eux mes mains s'élèvent
comme une montagne coupée en deux.

II

TU m'accueilles dans un pays au centre duquel
ton corps se dresse comme un feu de joie,
simplement posé sur la fraîcheur de tes lèvres
au point où l'espace se jette en toi.

Tu es l'impasse vers laquelle j'accours
avec la force des marées,
avec la liberté des moissons
qu'un coup de faux sépare du soleil.

Nous ne parlons pas de l'amour qui nous lie
parce qu'il est entre nous comme une bouteille sur une
table
et qu'il court de mes doigts à tes doigts
avec la vitesse de l'éclair.

Si je veux t'aimer sans rien perdre de ta clarté,
 je suis contraint de m'enfermer avec toi dans les pierres.
 Le jour écarte de temps en temps les rideaux,
 tache ton épaule et retombe dans la rue.

Le silence même est fait de minéral
 et prend la forme des chambres qui le contiennent.
 Pour qu'il n'y entre point, c'est mille armoires
 qu'il aurait fallu pousser contre les portes.

Notre nuit est imperméable et nos corps,
 se suffisant de l'air contenu dans un baiser,
 descendent jusqu'aux racines de l'arbre
 qui a nos têtes pour sommet.

EN plein front, en plein flanc,
 j'entends les pas que mon sang fait
 pour s'avancer de sommet en sommet
 jusqu'à celui dont il me faut dominer ton corps.

Je lui en veux de me tenir enfermé
 dans un visage avec lequel je reste si seul
 lorsque mes épaules n'ont plus le tien à porter
 et que je te cherche en vain dans les miroirs.

C'est pourtant par lui que je t'ai reconnue dans la rue
 dans un moment qui reste comme une source en pleine
 mémoire.

C'est lui qui me permet à chaque instant
 de reconnaître ma vérité dans tes yeux.

Tu ouvres la nuit la plus pleine
de la pointe de tes seins.
Tu viens vers moi dans le tournoiement d'une ville
qui ne s'éclaire plus qu'à la clarté du désir.

Je ne saurai jamais la distance à parcourir
entre la lampe sourde de ton ventre et mon corps.
Je sais que je te rejoins dans un baiser
qui ne laisse point passer le jour.

Sous ma main ensablée dans les caresses,
il reste les hauteurs de ta gorge,
vers lesquelles j'avance,
la bouche pleine de soleil.

A force d'avoir mon visage contre ton visage,
j'oublie que le monde commence au-delà de ton regard.
A jeter l'un dans l'autre nos plus sûrs filets,
nous ramenons tous les poissons de la joie.

Le soleil se couche dans les flaques
pour rester plus longtemps sur la terre.
Tu ne peux plus t'en aller de ma chambre
parce que je suis debout sur tes derniers pas.

J'essaie de conquérir
l'insecte que tu respires.
Mais il s'échappe de mes lèvres
pour aller se poser sur mon sang.

Tu ne peux plus sortir du filet
que mes mains tendent sur toi,
tu es au centre de l'étoile de mes pas,
tu es l'unique réponse de ma vie.

16

A nos regards pris dans la même pierre de présence,
le monde arrive par une fenêtre
où nous nous penchons parfois
de nos corps, hauts comme des promontoires.

La ville est au pied de la chambre où tu te tiens
avec pour horizon celui de tes épaules
et nous touchons jusqu'en son fond
le vivier de feu qui donne sa mesure à l'été.

Tu te refermes sans cesse sur moi
comme deux vagues sur un rocher
et nous n'avons qu'à nous laisser porter par la mer
qui s'étend très loin autour de nos visages.

Perdus dans un pays de chair et de caresses,
nous vivons les quelques milliers d'années
dont notre amour a besoin pour que naisse
une étreinte de chaque goutte de notre sang.

17

JE suis prisonnier de ton visage
à la façon dont un mur l'est du miroir.
Pesé par ton regard,
le monde perd son poids de pierres.

Le chant de ton sang sous la peau
est aussi doux à entendre
que celui des graminées
poursuivies par le vent.

Je sais que la mort ne peut rien me faire
tant que tu restes entre elle et moi,
tant que s'allume dans ta chair
le ver luisant du plaisir.

Le couchant tournoie sur chacun de tes ongles
avant d'aller grossir la terre d'une dernière montagne de
clarté
et je peux voir à ton poignet les pas
que ta vie fait pour venir jusqu'à moi.

18

AU-DELÀ de mes mains refermées sur toi,
au-delà de ce baiser qui nous dénude,
au-delà du dernier mot que tu viens de dire,
il y a le désir que nous tenons vivant contre nous.

Il y a la vie des autres qui remonte de la ville
sans pouvoir aller plus loin que la porte
derrière laquelle les murs écoutent à notre place
le bruit que le cœur des hommes fait dans la rue.

Tu dépasses les herbes
de quelques hauteurs de soleil.
Je te sens à peine bien que je sois sur toi
comme sur la pointe la plus aiguë d'une montagne.

Tu es entière contre chacune de mes mains,
tu es entière sous mes paupières,
tu es entière de mes pieds à ma tête,
tu es seule entre le monde et moi.

LE soleil reste sur ta bouche
à la place où miroite encore un baiser.
Ton visage lui appartient mais il me le rend
pour des nuits plus longues que ma vie.

Ton corps pour lequel je m'éveille
s'éclaire plus vite que le jour
parce que le soleil surgit à toutes les places
où il y a des cailloux à pétrir.

Les forêts se dénudent pour lui
dans le secret de leurs clairières
mais c'est sur ta gorge
qu'il fait pousser ses plus beaux fruits.

La terre lui présente une à une
ses vallées les plus riches,
mais c'est sur ton ventre qu'il s'arrête,
simple bouquet de flammes.

LE toit des villages est posé sur la terre
et les prés fuient de toutes parts
autour des murs blancs
qui avancent d'une maison par siècle.

Je pense à l'étonnement de ton ventre
qui regarde toujours mon désir pour la première fois.
Je pense aux forêts que nous faisons tomber
quand ma chair mûrit dans la tienne.

Je pense à la hauteur de l'été
sur la poussière des routes,
au ruisseau qui s'arrête un instant de couler
pour mieux s'éblouir de la nudité de la lumière.

A rester debout dans ce pays démesuré de clarté,
je sens que je n'ai pas assez de poumons
pour retenir la vie qui vient vers moi
à la façon dont ton corps vient vers le mien.